

DANIÈLE PRÉVOST

## LE SALON DE MADAME AUBERNON

Entre juin 1893 et janvier 1895, les journaux mondains comme *Le Figaro*, *Gil Blas* ou *La Revue illustrée*, mais aussi le sérieux *Journal des débats politiques et littéraires*, se font l'écho de l'achat par Mme Auberon de Nerville d'un terrain sis 13, rue Montchanin (aujourd'hui rue Jacques Bingen) dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, afin d'y faire édifier un hôtel particulier qui se prêterait aux soirées artistiques qu'elle organise chaque année.

Mais qui donc est Mme Auberon de Nerville, pour que la presse s'intéresse autant à ses faits et gestes ? Une grande mondaine, et l'un des modèles de Marcel Proust pour le personnage de Mme Verdurin. Son célèbre salon – qui connut plusieurs adresses, la dernière étant la rue Montchanin – est évoqué dans *L'immortel* d'Alphonse Daudet, mais aussi dans *Révoltée* de Jules Lemaitre et *Le monde où l'on s'ennuie* d'Edouard Pailleron qui le décrit ainsi :

C'est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause et où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse, où l'on ne dit jamais ce que l'on pense et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit [...] le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre, et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin. »

\*\*\*

Née à Paris, Euphrasie-Héloïse-Lydie Lemercier de Nerville (1825-1899) était la fille d'un trésorier général, la petite-nièce du banquier et président du Conseil Jacques Laffitte et la nièce de Charles Laffitte, un des promoteurs de la ligne de chemin de fer Paris-Rouen. De son mariage avec le conseiller d'état Georges Auberon, lui-même fils d'un pair de France, elle eut un fils Raoul né en 1845. Le couple se sépare en 1848.

Après avoir quitté son mari, Lydie partage un hôtel particulier square de Messine (VIII<sup>e</sup> arrondissement) avec sa mère madame de Nerville, où chacune tient un salon. L'été, elles gagnent leur propriété du *Cœur-Volant* à Louveciennes puis celle de Trouville, *La Maison brûlée*.

Les dames de Nerville étaient surnommées les « précieuses radicales » en raison de leurs sentiments républicains, bien que Lydie se soit qualifiée de « républicaine de désespoir ».

Mme Auberon mère meurt en 1881 : les fameux « dîners à la sonnette » du square Messine cessent le temps strict du deuil de Lydie qui reçoit quelque temps les amies de sa mère dans l'appartement du 25, rue d'Astorg où elle s'était installée. C'est pour elle un dur changement d'atmosphère : au

lieu des conversations dirigées, elle subit des propos sans souci de logique qui la déçoivent au point qu'elle surnomme les vieilles dames « une pluie d'étoiles filantes qui disparaissent sans avoir rien éclairé ».

En 1893, à 68 ans, elle passe donc commande à l'architecte Dailly de l'hôtel style Louis XVI de la rue Montchanin où elle tiendra un nouveau salon jusqu'à sa mort, survenue six ans plus tard.

## **FONCTIONNEMENT ET ÉVOLUTION DU SALON du square Messine à la rue Montchanin**

*Les débuts du salon de Lydie Aubernon sont peu renseignés. On commence à en parler sous la III<sup>e</sup> République.*

### **• Un « imprévu discipliné » : les dîners à la sonnette**

Lydie recevait tous les jours « de 5 à 7 », donnait un dîner intime un vendredi sur deux et un « dîner sérieux » tous les samedis. C'était des dîners d'hommes ; les seules femmes à y venir, et très rarement, étaient Mme Arvède Barine, critique littéraire de livres russes et scandinaves, et Mme Renan, son mari ne sortant jamais sans elle. On prenait le café à table afin de continuer la conversation. La soirée se prolongeait au salon jusqu'à 23 h.

Mme Aubernon donnait aussi des « dîners de pardonnés » à ceux qui revenaient après avoir abandonné son salon pour des raisons diverses et, deux ou trois fois par an, des « dîners frivoles » où étaient invités des femmes et des hommes aimables mais lettrés. À certains convives des « dîners sérieux » qui se plaignaient de l'absence de femmes, elle répliquait : « Je donne à causer, je ne donne pas à aimer. »

Selon Paul Morand, elle faisait dîner les gens à sept heures et demie, les gavait de force, comme en province, les obligeait à se réconcilier avec leurs pires ennemis, et dirigeait les conversations avec la douceur d'un président d'assises : « Tout à l'heure, Pailleron, vous parlerez à votre tour. » Le sujet de conversation était annoncé à l'avance (ex : « Que pensez-vous de l'adultère ? »). Mme Aubernon organisait la conversation au moment du potage et chacun à son tour prenait la parole. Hugues Le Roux, qui servit d'intermédiaire entre Ibsen et Lydie Aubernon, rapporta dans l'article nécrologique qu'il lui consacra dans *Le Figaro* le 5 septembre 1899 les paroles qu'elle lui avait dites à propos de ses réunions :

« Je prétends que seule la conversation générale donne à tous l'occasion de jouir du plaisir qu'on a de se réunir entre gens de goût et gens d'esprit. Quelle joie ai-je à inviter Untel dans ma maison s'il passe toute la soirée à causer derrière l'éventail de Mme Une Telle ? Ma porte est fermée aux coquettes qui confisquent à leur profit les gens de mérite. »

Quand ses invités acceptent de belle humeur ses thèmes de causerie, Mme Auberon « rayonne d'une joie qui est à elle seule un spectacle ».

Victor Du Bled ne cache pas son admiration pour l'organisation dont faisait preuve l'hôtesse :

« Que d'habileté, que de verve, quelle adresse à mettre sur le tapis le sujet propre à faire briller tel convive, que de tempérament dans l'application d'un système absolu... Avec quel art elle groupait les hommes éminents, quelle stratégie dans la composition et la conduite de ses dîners ! Presque toujours un ou deux grands ténors de conversation, quelques rôles à manteaux, des Dugazon, des personnages muets par modestie. Elle avait encore une manière originale de qualifier ses dîners : elle nous les annonçait du nom du principal convive : il y avait le dîner Dumas, le dîner Caro, le dîner Renan, le dîner Jules Simon, le dîner Gaston Boissier, le dîner Brunetière, le dîner Becque etc. »

L'écrivain catholique Étienne Lamy comparait quant à lui son esprit à « la bassine des Halles où on pêche quelque chose avec une longue fourchette ». Il lui reprochait de ne pas s'intéresser aux grands problèmes politiques, religieux et sociaux, ni à l'histoire, à la philosophie, à la nature ou aux voyages. Ses genres préférés étaient le roman, le théâtre, les moralistes.

Elle dirigeait les conversations à la sonnette. Le peintre Jacques-Émile Blanche, introduit par un camarade, est prévenu : chacun est interrogé à son tour ; toute personne qui tente de prendre la parole est rappelée à l'ordre. Elle aimait les brillants causeurs, les remueurs de paradoxes, l'escrime verbale. Par principe, une seule personne devait parler à la fois, point d'apartés, point de causerie parasite, les duos renvoyés après le dîner.

« C'était "l'imprévu discipliné" : le système consternait ou agaçait fort les timides, les amoureux de liberté absolue, les causeurs d'intimité comme Victor Cherbuliez, qui finit par se retirer et appelait cela : le pensum. Certain samedi, la belle madame Gautreau éprouva un sentiment de terreur à la pensée qu'elle pouvait être interrogée et obligée de parler devant onze personnes. »

Parfois surgissait la colle du questionnaire où Mme Auberon demandait son avis personnel à chaque convive, puis formulait le sien. Elle consignait maximes et boutades dans des carnets et les resservait. D'autres fois, les questions individuelles posées à un dîneur servaient soit de point de départ à une discussion générale, soit d'entrée à un numéro de solo.

L'écrivain italien Gabriele d'Annunzio, qui vint à Paris en 1898, fut l'invité de Mme Auberon ; à sa question : « Monsieur d'Annunzio, que pensez-vous de l'amour ? », il répondit fort impertinemment : « Madame, lisez mes livres et permettez-moi de déjeuner. »

Elle resta très raisonnable à propos de l'Affaire Dreyfus et calma les exaltés de son salon par ces mots : « Vous ne savez rien, vous m'apportez vos sentiments et je n'en ai que faire ; les tribunaux me donneront des raisons. » Mais quand on lui demanda : « Que faites-vous de vos Juifs ? », elle répondit : « Je les garde. »

### • Les invités

On vit chez elle Guy de Maupassant, le dramaturge Porto-Riche, l'historien Gabriel Hanotaux, Georges Clémenceau, l'écrivain belge Georges Rodenbach, l'helléniste Brochard, le médiéviste Gaston Paris, le philosophe Edme Caro, les romanciers Paul Bourget et Marcel Prévost, le commandant Henri Rivière, le dramaturge Edouard Pailleron, l'homme politique Paul Deschanel. Eugène Labiche, récemment reçu à l'Académie française, fut présenté par Alexandre Dumas. Il fut très apprécié pour sa gaieté.

Plus tard vinrent l'écrivain Paul Hervieu, le poète Henri de Régnier et son beau-frère René Doumic, Mlles de Heredia qu'ils épousèrent ; Robert de Flers apparut en 1897, le journaliste Henry Fouquier – pas aussi brillant que dans ses articles et qui s'en excusait : « La table n'est pas mon meuble » –, la romancière Gyp dont elle monta des œuvres.

Marcel Proust – qui vint dîner à plusieurs reprises – et Reynaldo Hahn assistèrent en juillet 1895 à une soirée au Cœur-Volant qui les empêcha de se rendre à une invitation de Robert de Montesquiou. Barbey d'Aurevilly dîna deux fois chez Mme Aubernon, où « il donna une représentation savoureuse de son génie bizarre, fait de pose naturelle, d'outrance universelle et de grandiloquence pessimiste ». Victor Du Bled le vit manger avec, au creux de la main gauche, un petit miroir pour voir s'il ne déteignait pas. L'homme politique Jules Simon se révéla un « causeur exquis » à partir de février 1887. Henri Becque, surnommé « le misanthrope gai » par le critique Louis Ganderax, succéda à Dumas fils comme favori :

« Grand talent, fichu caractère, éducation nulle ; aigri, paresseux, des allures bohèmes, un besoin inextinguible de débiter le confrère, de ricaner d'une façon désagréable après chacune de ses phrases, une tendance fâcheuse à oublier les services rendus. »

Henri Becque amusait Lydie lorsqu'il considérait Liszt comme « un fumiste de génie ». Elle reconnaissait toutefois son mauvais caractère et, quand il refusait de dîner avec un autre habitué, le menaçait de ne plus le recevoir qu'avec Ganderax. Elle l'encourageait à travailler ; il mourut sans avoir terminé sa dernière pièce, *Les Polichinelles*, qu'il refaisait sans cesse et pour laquelle son amie affirmait avoir une prédilection.

À partir de 1890, Mme Aubernon reçoit Fernand Gregh, Pierre Sardou et un Henri de Régnier très critique :

« L'autre jour dîner Aubernon. Tout y est artificiel : ce sont des mots de théâtre, même le silence dû à une sonnette y est artificiel et il faudrait, pour s'y faire valoir, des soulèvements de la voix. L'état normal est une infériorité silencieuse. »

« Chez Mme Aubernon j'entends un tel éloge de Lemaître que je me sens forcé de réagir et de déclarer qu'il a le pédantisme gai et rien de plus. M. D. me soutient et déclare sa méfiance pour le critique, son manque de morale : « Il a des trous dans l'esprit » et je reprends : « Oui, et dans ces trous on ne sait trop ce qu'il y a. » (mai 1891)

### • Les représentations théâtrales

On donna chez Mme Aubernon de brillantes représentations théâtrales dont les acteurs étaient les habitués du salon. L'écrivain Abel Hermant fut de ceux-là, comme le fils et la belle-fille de la maîtresse de maison ou le futur Président de la République Paul Deschanel, responsable de la brouille avec Dumas qui le surprit aux pieds de sa fille Colette récemment mariée et demanda en vain son renvoi.

Au répertoire, des pièces de Molière (Lydie se réserva le rôle de la comtesse d'Escarbagnas), de Dumas fils, d'Octave Feuillet, de Victorien Sardou qui remania *Rabagas* pour la petite scène ; *La Parisienne* d'Henry Becque, avec Réjane dans le rôle-titre, qui fut créée dans l'hôtel de la rue Montchanin avant d'être montée au Théâtre de la Renaissance ; des pièces d'Ibsen représentées pour la première fois en France : *Maison de poupée* et *Borkmann* qui nécessita 116 répétitions durant quinze mois et fut créé lui aussi rue Montchanin. On joua aussi des revues du marquis de Massa. Des auteurs venaient lire leurs pièces chez Lydie, espérant être joués.

Comme chez sa mère durant les concerts, les hommes pouvaient s'asseoir durant les représentations. Lors de ces soirées se pressaient jusqu'à 150 personnes.

Le jeune Henri de Régnier est plus intéressé par le spectacle de la salle que par celui de la scène :

« Soirée Aubernon. De jolies figures de femmes et de fines épaules, çà et là. Les Heredia toutes noires, Mme Roux toute rose, Mme Bonnet, la petite chanteuse à l'air égrillard, qui a l'air de chanter par-dessus les moulins, l'étonnante Gauthereau, qui a de chair ce qu'en peut avoir une statue et de marbre ce que peut en feindre une femme. » (dimanche 26 mars 1893)

« Jeudi la comédie chez Mme Aubernon, où on joue Le Sicilien de Molière. Et je regarde encore toute la soirée le visage de Mme Jeanniot... » (mai 1893)

Le hall à deux étages de l'hôtel du square de Messine se prêtait aux représentations théâtrales. La première à laquelle assista Abel Hermant fut celle de Diane de Lys d'Alexandre Dumas fils :

« [...] il y eut une sorte de prologue, débité par Mme Aubernon elle-même, qui personnifiait son propre théâtre, vêtue d'un costume allégorique : autour de son corps, qui ne manquait pas d'ampleur, s'enroulait un large ruban de moire, teinte Légion d'Honneur, où les titres de toutes les pièces de Dumas étaient frappés en lettres d'or, et elle portait en guise de coiffure, un peu sur l'oreille, un petit buste entièrement doré de l'auteur de *L'Ami des femmes*. » Elle récita des vers de mirliton se terminant par : "Et de Dumas je suis coiffée." Le jeune homme fut pris d'un fou rire si bien qu'il ne fut invité que par intermittence. »

Dumas, qui n'en a rien laissé paraître sur le moment, est vexé d'être ridiculisé. Les relations se refroidissent car Mme Aubernon a émis des réserves sur sa pièce *La Princesse de Bagdad*. Ils se brouillèrent peu après en 1885 et elle remarqua : « Je croyais qu'il aimait mon cœur, il n'aimait

que mon esprit. » ou « Dumas, ne pouvant plus être homme, s'est fait dieu. » ou « Dumas n'a jamais eu autant d'esprit que chez moi. »

## LES DERNIERS JOURS

En 1899, Lydie tomba malade et son médecin Pozzi, qu'elle surnommait « l'Amour médecin » constata l'impuissance de la médecine devant le mal : un cancer de la langue.

Elle mourut le 2 septembre 1899 dans sa propriété de Louveciennes. Certains amis fidèles, dont Victor Du Bled, étaient venus lui rendre visite jusqu'à ses derniers jours.

L'oraison funèbre d'Henri de Régnier fut aussi lapidaire que méchante : « Elle fut de ces femmes que tout le monde regrette et qui ne manquent à personne. »

Les journaux de l'époque soulignent quant à eux avec sa disparition « la grande perte pour la société intellectuelle de Paris », rappellent l'« aimable maîtresse de maison, cette femme si charmante qui, toute sa vie, cultiva l'intelligence et favorisa l'esprit » (*Le Monde illustré* du 9 novembre), celle qui « possédait au plus haut degré l'art difficile et délicat de diriger les conversations et les plaisirs de ses hôtes » (*Carnet historique* du 7 décembre), celle qui « avait su causer sans médire et sans laisser médire devant elle » (*Journal des Débats* du 4 septembre).

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

### TÉMOIGNAGES

BLANCHE Jacques-Emile, *La Pêche aux souvenirs*, Paris 1949.

GONCOURT Edmond et Jules de, *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, tome III, Paris 2004, Robert Laffont.

GREGH Fernand, *L'Âge d'or, souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris 1947.

HANOTAUX Gabriel, *Mon temps*, t. II, La III<sup>e</sup> République, Paris 1938.

HERMANT Abel, *Souvenirs de la vie frivole*, Paris 1933.

HERMANT Abel, *Souvenirs de la vie mondaine*, Paris 1935.

MORAND Paul, *1900*, Paris 1931.

REBOUX Paul, *Mes mémoires*, Paris 1956.

REGNIER Henri de, *Les Cahiers inédits, 1887-1936*, Paris 2002, Pygmalion-Gérard Watelet éd.

### LA PRESSE DE L'ÉPOQUE

*Le Carnet historique, Le Figaro, Le Gil Blas, Le Journal des Débats politiques et littéraires, Le Matin, Le Monde illustré, La Revue illustrée.*

### ÉTUDES HISTORIQUES

CARASSUS Emilien, *Le Snobisme et les lettres françaises de Bourget à Proust (1884-1914)*, Armand Colin.

CLARETIE Léo, *Histoire des théâtres de société*, Paris 1906.

DU BLED Victor, *La Société française depuis cent ans, t. I Le Second Empire ; t. II, Madame Aubernon et ses amis*, Paris 1923 (le tome II est surtout un livre de souvenirs).

HARRY Myriam, *La Vie de Jules Lemaître*, Paris 1946.

MARTIN-FUGIER Anne, *Les Salons de la III<sup>e</sup> République*. Art, littérature, politique, Paris 2003, Perrin.

RIESE Laure, *Les Salons littéraires parisiens*, Toulouse 1962.